

PALÉOROMAN *DARAS* (PSEUDO-FRÉDÉGAIRE, VII^e SIÈCLE) :
DE LA BONNE INTERPRÉTATION D'UN JALON DE
LA ROMANISTIQUE*

Oppraesso rege Persarum, cum vinctum tenerit, in
cathedram quasi honorifice sedere iussit, quaerens
ei civitatis et provincias rei publice restituendas;
factisque, pactionis vinculum firmarit.

Et ille respondebat: « Non dabo ».

Justinianus dicebat: « **DARAS** ».

Ob hoc loco illo, ubi haec acta sunt, civetas nomen
Daras fundata est iusso Iustiniano, quae usque
hodiernum diem hoc nomen nuncopatur.

PSEUDO-FREDEGARIUS, *Chronicum*, II, 62¹.

RÉSUMÉ. — À partir de l'examen renouvelé d'un passage de la chronique latine dite du Pseudo-Frédegair (VII^e siècle), le présent article se propose de redéfinir la chronologie de la grammaticalisation de la périphrase latine Verbe infinitif + HABERE, et de son évolution morphologique vers les formes du futur synthétique communes à presque toutes les langues romanes. C'est en effet dans ce texte qu'on en trouve la plus ancienne occurrence, sous la forme *daras* (pour lat. *dabis*). Ce mot paraît être en outre le tout premier exemple roman de parétymologie par délocutivité appliquée à un toponyme, procédé également voué à connaître une longue postérité.

Ce passage de la chronique tardo-antique dite du Pseudo-Frédegair² est bien connu : c'est en lui qu'on reconnaît généralement la première

* Une version précédente de cette note a bénéficié de la relecture et des remarques de Jean-Pierre Chambon. C'est en outre à lui que revient la paternité de plusieurs des idées qui y sont exposées. Qu'il en soit ici doublement remercié.

1. Cité d'après l'édition, la seule complète, des *Monumenta Germaniae Historica* (Krusch 1888, p. 85).

2. Cette chronique latine d'émanation burgonde, un temps attribuée à un certain Frédegair dont le nom est resté bien que le texte soit en fait anonyme, est une source précieuse pour la connaissance de l'histoire des siècles mérovingiens. Sur son histoire,

attestation du futur synthétique roman, qui, issu de la périphrase $V_{\text{inf}} + \text{HABERE}$, s'est substitué au futur latin à désinences. Déjà reconnu comme tel, semble-t-il pour la première fois, par Raynouard (1816a, p. 10, et 1816b, p. 71), d'où il sera repris sans commentaire par Diez (1858, p. 112)³, on le trouve depuis lors évoqué en exemple dans plusieurs dizaines de manuels et par autant de diachronistes curieux de voir dans un texte du VII^e siècle une forme verbale apparemment identique au futur ibéroroman ou occitan d'aujourd'hui. Cette projection téléologique d'une réalité contemporaine sur une attestation historique, répétée invariablement depuis deux siècles, pèche certainement par simplisme.

I. UNE INTERPRÉTATION DIVERGENTE DANS LA CHRONOLOGIE TRADITIONNELLE DE LA FORMATION DU FUTUR ROMAN

La lecture canonique de ce « premier futur roman » n'a guère changé depuis Diez. Par exemple, le paragraphe que consacre Fleischman à *Daras* dans sa monographie sur le futur roman (1982, p. 68) l'inscrit dans le schéma suivant de l'évolution de la périphrase verbale latine vers le futur roman :

1. Latin classique : CANTARE HABEO “je dois chanter”.
2. Latin tardif : CANTARE HABEO “je chanterai”.
3. Roman : *chanterai* “je chanterai”.

Selon cette lecture, fondée sur des indices textuels latins dans lesquels on verrait le passage sémantique de 1 à 2, le développement du morphème flexionnel roman à partir de l'auxiliaire latin viendrait se produire plus tard que l'attribution d'une valeur exclusive de futur à la périphrase latine. L'attestation de formes romanes synthétiques serait alors l'aboutissement morphologique de ce développement amorcé d'abord dans le sémantisme et *Daras*, en tant que primo-attestation, serait donc, en soi, l'acte de naissance définitif du futur roman — morphologiquement *et* sémantiquement abouti. Carvalho (1987, p. 61-62) va encore plus loin dans ce sens en voyant *Daras* « chargé, désormais, dans un état de langue qui n'est plus du latin, de signifier, mais comme

on consultera les travaux de Collins (1996 et 2007), qui date le texte aux alentours de l'an 660 sans exclure toutefois qu'il puisse être un peu plus tardif, son manuscrit le plus ancien datant de 714 (1996, pp. 2-3). Sur sa langue, réputée emblématique du latin marcescent des « temps barbares », voir Haag (1899, pp. 835-932).

3. La référence, absente dans l'édition de 1836-1844 de la *Grammatik*, n'apparaît qu'en 1858 dans la seconde (Diez 1858, p. 112). Les deux pères de la romanistique ne paraissent pas avoir connu le texte de la chronique attribuée à Frédégaire puisqu'ils citent tous deux la réplique de Justinien d'après la réécriture qu'en donne le compilateur du X^e siècle Aimoin de Fleury (*Historiæ Francorum Libri IV*, II, V).

un *morphème* (non-autonome), la présence d'ores et déjà acquise d'une virtualité, signifiée par l'élément < infinitival > d'un signifiant inédit, obtenu par composition ».

À considérer de plus près son sémantisme, nous voyons au contraire dans *Daras* un possible contre-exemple qui infirmerait l'idée que la désémantisation / resémantisation de la périphrase $V_{\text{inf}} + \text{HABERE}$ comme moyen d'expression du futur, première étape supposée de sa grammaticalisation, précède sa synthèse morphologique. La traduction unanimement donnée de *Daras* "tu donneras" est douteuse dès lors que l'on regarde au contexte. Ici, Justinien peut aussi signifier un ordre à son rival en armes : "tu devras bien donner" voire "tu dois donner" ne restitue-t-il pas plus exactement la nuance sémantique de ce qui a tout l'air d'un mandement ? Dans ce cas, cette forme morphologiquement protoromane mais exprimant la nécessité (inéluçtable puisqu'ordonnée) plutôt que le futur, aurait encore le sémantisme ancien de la périphrase qui en est à l'origine. Le contraste entre le futur latin « *non dabo* » du général perse et la réponse de Justinien qui en ressort est stylistiquement plus satisfaisant qu'un échange où les deux formes morphologiquement opposées auraient la même valeur temporelle de futur.

L'existence, chez des auteurs de la basse latinité, de la périphrase $V_{\text{inf}} + \text{HABERE}$ exprimant déjà le futur, ce à partir de quoi Fleischman (1982, pp. 52-59) déduit le stade 2 de sa chronologie, pourrait à rebours s'expliquer ainsi : ces auteurs, familiers, par leur langue parlée, de formes agglutinées du type de *daras* exprimant tantôt l'injonction / nécessité tantôt le futur, étant encore conscients du fait que celles-ci sont issues d'une périphrase que l'emploi de formes synthétiques exprimant la nécessité leur permet de retrouver, en auront restitué, presque par hypercorrection, la forme périphrastique latine 'correcte' en toute occasion textuelle, quels qu'en soient l'usage, le sens ou le contexte. La cohabitation de valeurs aussi bien modales que temporelles parmi les attestations écrites de la périphrase latine, ce dont une étude récente a montré la persistance jusqu'aux VI^{ème}-VIII^{ème} siècles⁴, confirmerait le fait que la grammaticalisation de ce qui est devenu le futur roman est venue bien après sa synthèse morphologique. La diversité d'emploi de la périphrase verbale latine couvrirait ainsi une situation où la forme

4. Tara (2014, pp. 334-345) montre que l'expression de la nécessité, déjà attestée à l'époque classique chez Sénèque le Rhéteur (cité p. 239 et 251), alterne jusqu'au VIII^{ème} siècle avec celle du futur (exprimée pour la première fois chez Tertullien, cité p. 275), ce de quoi il conclut, à rebours de toutes les analyses antérieures, que « le processus de grammaticalisation [des périphrases verbales] n'est parvenu à un stade d'achèvement que dans les langues romanes » (p. 360). En outre, le futur exprimé par $V_{\text{inf}} + \text{HABERE}$ chez les auteurs qui l'emploient, notamment Augustin, est bien souvent un futur prophétique (de prédestination) qui se rapproche de l'idée de nécessité.

orale déjà synthétique est tout aussi riche sémantiquement ; l'éviction de ses valeurs modales et la restriction de son sémantisme autour de la seule temporalité future, peut-être accélérée par sa synthèse morphologique, doit donc être datée au plus tôt au VIII^e siècle. Il a fallu l'incidence de l'auteur de la chronique frédégarienne, particulièrement affranchi des codes du latin écrit au point qu'il ne reconnaît plus la périphrase latine derrière la forme orale synthétique⁵, et l'occasion d'un dialogue où l'oralité revêt une fonction littéraire singulière, pour qu'émerge à l'écrit cette réalité morphologique certainement beaucoup plus ancienne.

II. LE PREMIER TOPONYME DÉLOCUTIF (GALLO)ROMAN

L'apparition d'un type morphologique auquel l'écrit a répugné, cette exception mise à part, jusqu'aux Serments de Strasbourg est un fait linguistique qui n'intéresse pas seulement l'histoire du futur roman. Outre l'intérêt lexical que présente peut-être aussi ce mot⁶, attardons-nous sur sa mise en scène littéraire. Dans la littérature de l'Antiquité tardive, l'incursion de l'oral roman dans la prose latine est en soi un fait très rare⁷. Il faut ici, pour le justifier au détour d'un dialogue apparemment anodin, l'occasion d'une remarque pseudo-étymologique qui lui donne un crédit d'autant plus indispensable que l'anecdote paraît forgée de toutes pièces⁸.

5. Si bien qu'il s'abstient de l'employer dans le reste de la chronique, comme le signale Tara (2014, p. 345).

6. L'attestation de *Daras* donne le sentiment que vers 700, l'issue de DARE n'a pas encore totalement disparu du nord de la Gaule, si tant est que la localisation du texte soit correcte : ce n'est pas un hasard s'il en reste encore des traces littéraires en ancien français (FEW 3, 14b donne afr. *deré* "je donnerai").

7. Il ne paraît y avoir qu'un seul énoncé roman complet, comme *Daras*, qui lui est antérieur, et il relève d'une toute autre aire géographique : il s'agit du célèbre « τὸρνα τὸρνα φράτρε » paléo-valaque, rapporté par Théophylacte Simocatta (*Hist.* II, 15 – vers 630) puis par Théophane le Confesseur (voir Coşeriu 1982, pp. 21-27). Après la réplique de Justinien, il faut attendre le x^{ème} siècle, avec le passage suivant, passé presque inaperçu des linguistes, du *Casus Sancti Galli* d'Ekkehard IV de Saint-Gall (I, p. 131) : « Tandem ille terribilis egressus cum Ottonem ducem cum eis offendisset assistentem, arridens ei: *Bon man* habere Romanisce dixit » (*bôn mân* "formule de salut" < BONU MANE). Analogie peut-être non dépourvue de sens : l'énoncé roman est là aussi mis dans la bouche d'un empereur, Otton I^{er}. Le prestige du locuteur y est-il pour quelque chose dans la licence que se donnent les auteurs d'*écrire l'oral* ?

8. Il va sans dire que cet échange relève de la fiction : il est peu probable que Justinien ait parlé latin / roman avec son ennemi perse ! C'est le chroniqueur franc qui fait dire à son personnage ce que son vernaculaire lui suggère. Le nom de la ville de Daras, qu'il se propose d'expliquer par cette anecdote, existe au moins depuis la fondation de cette ville-garnison aux confins de l'Empire byzantin et de la Perse sassanide par l'em-

Plus spécifiquement, cette relecture étymologique relève d'un type bien particulier : l'application de la dérivation délocutive, pourvoyeuse dans les langues romanes de toute sorte de néologismes (voir Büchi, 1995) à l'exégèse mythique d'un toponyme. « Si la dérivation délocutive se révèle être un procédé relativement courant en anthroponymie française, il semble qu'en toponymie elle fonctionne surtout au niveau second, comme productrice d'étymologies imaginaires » : ainsi Chambon (1987, p. 109) définit-il, avec plusieurs exemples modernes à l'appui, un procédé de réinterprétation ou de remotivation⁹ voué à une postérité particulièrement fertile en domaine galloroman¹⁰ et dont nous pensons voir ici le premier exemple roman. En effet, si la réflexion étymologique, loin d'être étrangère à la pensée latine, s'est parfois attachée aux toponymes, elle ne joue jamais le rôle poétique et métalinguistique que le Pseudo-Frédégaire et, après lui, tant d'auteurs non linguistes lui ont assigné¹¹. Pourquoi faire ainsi jouer un procédé parétymologique¹² étranger à la latinité (expliquer rétrospectivement un toponyme par un énoncé qui y aurait été tenu) qui se superpose au mode de dérivation héréditaire qu'est la délocutivité ? Le modèle littéraire adopté

pereur Anastase. L'association de Justinien avec *Daras* est peut-être une réminiscence des mentions que font Procope et d'autres historiens byzantins du rôle pris par cet empereur dans l'extension des fortifications de cette ville (sur ces références et d'autres détails sur l'histoire du lieu et du toponyme, voir Weiskopf 1993, pp. 671-672).

9. Pour suivre Kristol (2002, pp. 113-120), qui considère que ces 'remotivations' sont l'effet d'un besoin nécessaire du sujet parlant d'interpréter l'arbitraire du nom propre.

10. Pour n'en citer que parmi les plus fameux, le passage de Rabelais : « Quoi voyant Gargantua, y prit plaisir bien grand, sans autrement s'en vanter. Et dit à ses gens : < Je trouve beau ce >. Dont fut depuis appelé ce pays la Beauce » (*Gargantua*, 16), ou bien, plus proche rhétoriquement du récit frédégarien, l'interprétation que donne Bacquville de la Potherie du nom de Québec en 1722 : « On tient que les Normands qui étoient avec Jacques Cartier à sa première découverte de la Nouvelle France, apercevant au bout de l'isle d'Orléans, dans le Sud Ouest un cap fort élevé qui avançoit dans le fleuve, s'écrièrent < Quel bec >, et qu'à la suite du temps, le nom de Québec lui est resté » (cité par Gendron 1996, p. 50 ; on y trouvera d'autres exemples qui complètent ceux de Chambon 1987, pp. 109-111)

11. Varron consacre certes dans le *De Lingua latina* plusieurs sections à l'étymologie des toponymes (V, II-IX) ; mais sa méthode étymologique, rigoureuse en un certain sens, n'a pas grand rapport avec les légendes onomastiques du type qui nous occupent ici. Les étymologies toponymiques relevées dans le dictionnaire de Maltby (1984) pour l'Antiquité classique sont, dans leur écrasante majorité, par emprunt ou métaplasme ; nous n'en trouvons aucune de base délocutive. Bertolotti (1958), dans son étude sur l'étymologie populaire latine (qui, comme Maltby, ignore d'ailleurs *Daras*), n'en signale aucune qui s'applique à un nom de lieu.

12. En particulier pour un cas comme celui-ci où le procédé est d'origine savante plutôt que proprement populaire, 'parétymologie', néologisme employé depuis les années 1960, nous semble préférable à 'étymologie populaire'. Sur les limites de cette dernière dénomination, voir Chambon (1986, pp. 37-50).

par l'anonyme mérovingien n'est plus Suétone, mais la Vulgate, dans laquelle on n'aura pas de mal à trouver pléthore de ces parétymologies toponymiques dont beaucoup sont délocutives. Par exemple :

Genèse 50, 11 : « quod cum vidissent habitatores terrae Chanaan dixerunt < planctus magnus est iste Aegyptiis > et idcirco appellaverunt nomen loci illius Planctus Aegypti ».

Samuel II, 5, 20 : « venit ergo David in Baalpharasim et percussit eos ibi et dixit : < Divisit Dominus inimicos meos coram me sicut dividuntur aquae >, propterea vocatum est nomen loci illius Baalpharasim » ;

mais aussi, la délocutivité en moins :

Genèse 11, 9, « et idcirco vocatum est nomen eius Babel quia ibi confusum est [*balal*] labium universae terrae et inde dispersit eos Dominus super faciem cunctarum regionum ».

Exode 15, 23 : « et venerunt in Marath nec poterant bibere aquas de Mara eo quod essent amarae unde et congruum loco nomen inposuit vocans illud Mara id est amaritudinem ».

L'imitation d'un stylème biblique au sein d'un domaine linguistique qui l'ignore et le croisement de ce comportement langagier avec le schème — roman s'il en est — de dérivation délocutive, donne au scripteur la licence de faire affleurer un segment d'oralité presque sacralisé, ou tout au moins entériné, par la fiction langagière. L'artifice étymologique, premier d'une série de fables délocutives toponymiques, est indissociable du fragment discursif qu'il enchâsse. Aussi peut-on dire enfin que le caractère novateur, et donc roman, de ce passage, réside autant dans la mise en œuvre que dans son objet.

Peter NAHON

Université de Paris-Sorbonne

(EA 4080 « Linguistique et lexicographie latines et romanes »)

Références

- BÜCHI, Éva, 1995 : « Typologie des délocutifs galloromans », in: *Estudis de lingüística i filologia oferts a Antoni M. Badia i Margarit*, Barcelone, Abadia de Montserrat, t. I, pp. 141-163.
- BERTOLOTTI, Rosalinda, 1958 : *Saggio sulla etimologia popolare in latino e nelle lingue romanze*, Gênes, Paideia.
- CARVALHO, Paulo de, 1987 : « Pour une synchronie historique. Futur ... et futur, ou : Le devenir du futur », in: *Mélanges offerts à Maurice Molho III*, ENS Fontenay / Saint-Cloud, pp. 47-68.
- CHAMBON, Jean-Pierre, 1986 : « Remarques sur la notion d'étymologie populaire », *Travaux Neuchâtelois de linguistique* 11, pp. 37-50.

- CHAMBON, Jean-Pierre, 1987 : « Les noms propres délocutifs : II. Quelques exemples toponymiques », *Nouvelle revue d'onomastique* 9-10, pp. 109-111.
- COLLINS, Roger, 1996 : *Fredegar*, Aldershot, Variorum (coll. « Authors of the Middle Ages » 13).
- COLLINS, Roger, 2007 : *Die Fredegar-Chroniken*, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung (coll. « Monumenta Germaniae Historica. Studien und Texte » 44).
- COȘERIU, Eugeniu, 1982 : « Theophylactus, II, 15. Ein Beitrag zur Deutung von τόρνα, τόρνα, φράτρε », *Analele Universității „Alexandru Ioan Cuza” din Iași, Secțiunea IIIe : Lingvistică* 28-29, pp. 21-27.
- DIEZ, Friedrich, 1858 : *Grammatik der romanischen sprachen*, 2^e édition, Bonn, Eduard Weber.
- FEW = WARTBURG, Walther von, 1922-2002 : *Französisches Etymologisches Wörterbuch: eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes* [25 vol.], Bonn/Heidelberg/Leipzig-Berlin/Bâle, Klopp/Winter/Teubner/Zbinden.
- FLEISCHMAN, Suzanne, 1982 : *The future in thought and language. Diachronic evidence from Romance*, Cambridge, University Press (coll. « Cambridge Studies in Linguistics » 36).
- GENDRON, Stéphane, 1996 : « L'étymologie populaire en onomastique. L'exemple de la région Touraine-Berry-Orléanais », *Nouvelle revue d'onomastique* 27-28, pp. 47-52.
- HAAG, Oskar, 1899 : « Die Latinität Fredegars », *Romanische Forschungen* 10, pp. 835-932.
- KRISTOL, Andres Max, 2002 : « Motivation et remotivation des noms de lieux : réflexions sur la nature linguistique du nom propre », *Rives nord-méditerranéennes* 11, pp. 105-120.
- KRUSCH, Bruno (*edidit*), 1888 : *Chronicarum quae dicuntur Fredegarii Scholastici Libri IV cum continuationibus*, in: *Monumenta Germaniae Historica, Scriptorum rerum merovingicarum* II (« *Fredegarii et aliorum Chronica. Vitae sanctorum* »), Hanovre, Hahn.
- MALTBY, Robert, 1991 : « A Lexicon of Ancient Latin Etymologies », Leeds, Fr. Cairns.
- RAYNOUARD, François, 1816a : *Recherches sur l'ancienneté de la langue romane*, Paris, Firmin Didot.
- RAYNOUARD, François, 1816b : *Éléments de la grammaire de la langue romane avant l'an 1000*, Paris, Firmin Didot.
- TARA, George Bogdan, 2014 : *Les périphrases verbales avec habeo en latin tardif*, Paris, L'Harmattan – Centre Alfred Ernout.
- WEISKOPF, Michael, 1993 : « Dārā (City) », in: *Encyclopædia Iranica* VI, 6, pp. 671-672.

SUMMARIUM. — *Locum hic perscrutamur Chronicorum quae Fredegario quodam (saec. VII) adscribuntur ut proponamus novam rationem de ortu περιφράσεως Latinae, quae constat in infinitivo cum verbo HABERE, necnon de eius concretionem in futuri temporis formas, quae hodie inveniuntur in cottidianis Romaniae totius fere sermonibus. Cuius rei videlicet primum testimonium repertum est apud Fredegarium istum, cum scribit daras pro dabis. Accedit illud etiam quod hic locus esse videtur antiquissimum omnium exemplorum ἐτυμολογίας vulgaris a dicto derivatae quae adhibeatur ad toponymum aliquod, quod saepe usuvenit in posteriorum litteris.*

ABSTRACT. — *Based on a new approach of a Latin text from the so-called chronicle of Fredegar (7th century), this article aims to redefine the chronology of the grammaticalization of the Latin periphrase Infinitive + HABERE and its evolution towards the Romance synthetic future. This morphological pattern actually appears first in this text, with the verb daras “you shall give” (instead of Latin dabis). Moreover, this text appears to be the earliest example of a Romance paronymology of a toponym explained by delocutivity, a process widely resorted to later on.*